

LES

Parutions
mardi et vendredi

AFFICHES

D'ALSACE ET DE LORRAINE

MONITEUR DES SOUMISSIONS ET VENTES DE BOIS DE L'EST

NUMÉROS 91/92 • 12/15 Novembre 2024 • Prix 1,10€

DANS CE NUMÉRO

Immobilier ancien : les
prix continuent de baisser

Volotea décolle pleinement
à Strasbourg

La Banque des territoires
et le notariat prolongent
leur collaboration

Semaine de l'Industrie

TRIBUNAL JUDICIAIRE DE STRASBOURG

Audience solennelle d'installation



ROMANS DE NOVEMBRE



Isidor, une vie juive

Pour les longues soirées de cet hiver qui s'approche, Shelly Kupferberg nous raconte la vie d'un de ses aïeux, prénommé Isidor dans *Isidor, une vie juive*. Un titre simple et évocateur de ce qui a pu être l'existence tourmentée d'un intellectuel juif sous le régime nazi.

Une vie qui a commencé dans un shtetl de Galicie autrichienne, dans une quasi misère. Mais le jeune homme quittera rapidement la demeure familiale pour s'installer à Vienne, la capitale d'un empire florissant. Il devient un homme d'affaires respecté, conseiller du gouvernement, et fera fortune durant la Grande Guerre. Multi-millionnaire, il se passionne pour l'opéra, et après deux mariages ratés il se met en couple avec une jolie chanteuse.

Isidor est ce qu'on peut appeler un optimiste. Il ne voudra pas comprendre les dangers qui montent dès les années 1930, s'obstinera à rester dans cette ville et ce pays qu'ils considèrent comme sien et où il a fait sa place. Personne n'osera l'atteindre, et surtout pas ces vulgaires nationaux-socialistes à la croix gammée.

Évidemment, on ne peut s'empêcher de penser à une autre histoire qui s'est déroulée en Italie dans ces mêmes années terribles, celle des Finzi Contini, eux aussi confrontés à la violence et à la haine et que leur belle demeure blottie au milieu des arbres n'a pas réussi à sauver.

Pour écrire ce texte, l'auteure s'est appuyée sur des documents officiels et sur le journal rédigé par son grand-père lui aussi parti sur les traces de cet oncle fascinant.

Et l'on assiste, impuissant, à la chute douloureuse d'un monde, celle des intellectuels juifs balayés par des diktats nazis. Une histoire tragique et poignante qui ne laisse pas indifférent, dans une Vienne pleine d'or et de musique, vibrante de culture, sur laquelle va tomber, comme un couperet, un ordre nouveau, aussi puissant que délétère.

« Il rencontra la belle Berta Singer en 1920 par l'intermédiaire de son ami et coiffeur Franz Fellingner, dont elle était la cliente. Elle lui paraissait coquette, comme il faut et dégourdie. Tout du moins dans les premiers temps de leur vie commune. Les épousailles eurent lieu la même année.

La mère de Berta, Minna Singer-Burian, était professeure de chant. Ce détail plut bien sûr à Isidor, dont la passion pour l'art lyrique était notoire. De temps en temps, le couple et la belle-mère se rendaient ensemble à des concerts ou à des conférences – comme ce fut le cas pour cette soirée particulière organisée au Club scientifique. Personne n'aurait pu deviner la débâcle qui se préparait. J'en trouve le compte rendu dans l'édition du *Neues Wiener Journal* datée du 23 mai 1922 sous le titre « Guerre du chant au Club scientifique. »

Le titre de la conférence annoncée avait déjà de quoi mettre la puce à l'oreille, et n'avait d'ailleurs pas manqué d'interpeller la famille Singer-Geller. Illustre pédagogue au sein de cette discipline et éditeur de la revue *Die Stimmgebung* (Le travail de la voix), Otto Iro s'était proposé ce soir-là de faire un exposé sur Hans Duhan et la décadence du travail de la voix. Iro était connu pour ses analyses tranchées et ses thèses controversées, au moins depuis qu'il avait reproché à Richard Wagner de s'être fourvoyé dans la composition de ses rôles. »

Isidor, une vie juive, de Shelly Kupferberg, traduit de l'allemand par Matthieu Dumont, éditions Belfond, 205 pages, 20 euros

Sous une mauvaise étoile

Jean-Paul Malaval, quant à lui, nous emmène dans les années 1960, dans cette Corrèze qui lui est si chère, où il vit et travaille.

Sous une mauvaise étoile se déroule à Saint-Marlin, où Ferdinand Choiseul travaille la terre, péniblement, et se laisse dévorer par l'alcoolisme. Peu à peu il sombre dans une folie de plus en plus violente, dont son épouse, Adée, fait les frais.



Les violences conjugales ne datent pas d'aujourd'hui... Jean Paul Malaval nous décrit, de sa plume élégante, une cellule familiale où règne la terreur.

Mais Adée entrevoit une lueur d'espoir lorsqu'elle rencontre Jost Vogel, arrivé dans le village pour y construire un château d'eau et poser les canalisations qui amèneront l'eau courante. Une révolution moderne qui n'est pas vue d'un bon œil pour ces gens réfractaires au progrès.

Dans cette ambiance lourde, un amour passionné va naître entre ce conducteur de Caterpillar et la femme de Ferdinand Choiseul.

Un amour qui pourrait libérer la jeune femme mais qui se révèle dangereux. Comment va réagir l'époux et maître ? On sait que Ferdinand est capable de toutes les folies...

Jean-Paul Malaval donne la parole aux différents protagonistes dans ce roman dur et touchant qui exprime le quotidien de cette époque prise entre traditions archaïques et modernité.

« Ce soir, Ferdinand vient bien plus tôt qu'à l'ordinaire. Il me trouve en train de faire têter nos trois petits veaux. Il franchit le seuil de l'étable en fichant un grand coup de botte dans le battant de la porte. Chaque fois, le grincement des gongs me cause l'effet d'un coup de scie dans la tête. On me hacherait la cervelle archi-menue que ça ne me ferait pas une autre impression.

Surtout, je ne me retourne pas pour autant, tout occupée à ma tâche, histoire de lui montrer que je n'ai pas peur de lui. C'est un conseil de Jost : je dois impérativement me protéger en évitant de

répondre à ses vociférations, et même ne pas soutenir son regard, l'éviter soigneusement lorsqu'il est dans cet état, et même le fuir.... Facile à dire. Choïsne est mon mari tout de même. Il a des droits sur moi, et je ne peux m'y dérober.

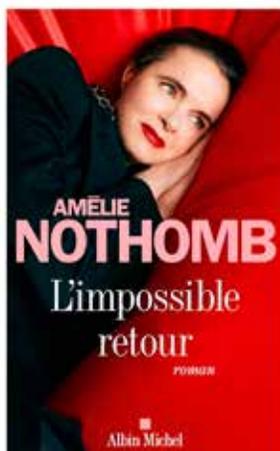
Ferdi avance en titubant jusqu'au centre du quai, vient buter sur le tas de fumier que je n'ai pas encore eu le courage de brouetter derrière notre grange. ? Nos hommes comprendront-ils un jour que cette besogne n'est pas l'affaire d'une femme ? C'est déjà suffisant, me semble-t-il, d'évacuer à la pelle toute cette bouse d'entre les pattes de nos pauvres bêtes. Elles méritent bien une litière tous les deux ou trois jours. Si j'écoutais Choïsne, on les laisserait dans la fange des semaines entières. Je le fais par pitié pour elles plus que par devoir. »

Sous une mauvaise étoile, de Jean-Paul Malaval, éditions Calmann Levy, collection Territoires, 336 pages - 21,50 euros

Geneviève SENGER

L'impossible retour

d'Amélie Nothomb



Finis les chapeaux excentriques, les looks déjantés, l'Amélie Nothomb nouvelle formule, alitée et rêveuse, arbore un visage serein, du moins sur la couverture du livre. L'intérieur de l'ouvrage révèle une Amélie tiraillée et indécise.

Tokyo, Bruxelles ou Paris ? L'auteure se demande bien où poser ses valises ? Paris est la ville qui la « trouble » le plus » ; c'est pourtant là où elle demeure « si invraisemblablement longtemps ».

Et puis, un beau jour, une amie photographe l'invite à la suivre au Japon. L'impossible retour décrit ce voyage au pays du Soleil-Levant qui est en fait un retour. En effet, l'auteure, fille de diplomate, y a passé ses années de jeunesse. Les 158 pages du roman se tournent au rythme délicieux d'un monologue intérieur qui révèle une Amélie capable de poser des mots sur les maux de notre enfance. – Nous éprouvons tous, n'est-il pas vrai, de la difficulté à voir à l'intérieur de nous ? Celle qui y parvient avec tant de facilités apparentes, nous finissons par l'appeler « Amélie ».

De tous les livres d'Amélie Nothomb, *L'impossible retour* est sans doute celui où elle se livre le plus. En cela, elle nous délivre du poids inavoué de notre enfance.

L'impossible retour, Amélie Nothomb, Albin Michel, 18,90€

La Russie et son double

de Gérard Conio



« Un rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme », dixit Churchill à l'endroit de la Russie. Pour mieux comprendre ce Pays-Continent traversé par onze fuseaux horaires et vaste comme trente-cinq fois la France, il fallait qu'un professeur de l'ancienne école s'y atèle.

Gérard Conio, 86 ans, est précisément ce que l'on appelle un « professeur » : « celui qui dit les choses devant », doublé d'un « enseignant » : « celui qui donne du sens ». Fort de sa connaissance de la langue russe qu'il a longtemps enseignée à l'université de Nancy II, ainsi qu'à ces nombreux voyages, l'auteur de *La Russie et son double* peut nous aider à entrer dans la complexité d'une nation mal connue.

Frédéric ANDREU

La Russie et son double, Gérard Conio, 24 euros, Éditions Perspectives Libres.